

Reçu le: 26/09 / 2024 Accepté le: 30/01 / 2025 Publié le: 01/06 / 2025



Les chimères d'un retour au pays natal dans « Au pays » roman de Tahar BEN JELLOUN

✍ **ABBASSA Mostéfa¹**
mostefa.abbassa.etu@univ-mosta.dz
Université Abdelhamid Ibn Badis
Mostaganem/ Algérie

✍ **BENTAIFOUR Nadia**
nadia.bentaifour@univ-mosta.dz
Université Abdelhamid Ibn Badis-
Mostaganem/ Algérie

وهم العودة إلى بلد المولد في "إلى البلد" رواية لطاهر بن جلون

✍ **عباسة مصطفى**
mostefa.abbassa.etu@univ-mosta.dz
جامعة مستغانم/ الجزائر

✍ **بن طيفور نادية**
nadia.bentaifour@univ-mosta.dz
جامعة مستغانم/ الجزائر

¹ L'auteur correspondant : ABBASSA Mostéfa

RÉSUMÉ :

Nombreux, sont les écrivains maghrébins qui ont fait de l'exil leur thème favori étant donné la diversité des sujets qu'il offre. Notre travail s'intéresse à la représentation symbolique du retour au pays à partir de l'imaginaire collectif développé à travers les flux migratoires dont est célèbre le Maghreb. Loin d'être un document historique, *Au Pays*, roman de Ben Jelloun publié en 2009 chez Gallimard témoigne des difficultés que rencontrent les immigrés. Nous considérons que l'exil procure des avantages matériels immédiats mais expose les bénéficiaires à des situations complexes. L'idée du retour familial devient une chimère dans le roman, car aucun des enfants dont le père a nouvellement pris sa retraite, ne peut sacrifier sa carrière professionnelle dans un pays qu'il considère comme le sien.

Mots clés : Exil- retour- pays natal - immigrés- identité

ملخص البحث

قد جعل العديد من الكتاب في شمال إفريقيا المنفى موضوعهم المفضل نظرا لتنوع الموضوعات التي يقدمها. نركز عملنا على تمثيله الرمزي للعودة من الخيال الجماعي المشكل من خلال تدفقات الهجرة التي يشهدها المغرب العربي، وبعيدا عن كونها وثيقة تاريخية فإن رواية "إلى البلد" لابن جلون 2009 تشهد على الصعوبات التي تواجه المهاجرين، يوفر المنفى فوائد مادية فورية ولكنه يعرض المستفيدين لمشاكل كثيرة وعليه تصبح فكرة العودة إلى الوطن حلما لا يستطيع أي من الأبناء المتقاعد والدهم أن يضحى بوضعيته في البلد الذي يعتبره وطنه. الكلمات المفتاحية : العودة، الوطن، المغترب، التقاعد، الهوية

Introduction

L'objectif du présent article est de présenter l'échec d'un projet connu préalablement et que le narrateur s'entête à faire durer le suspense. A cette fin, il fait appel au domaine de l'onirisme et des procédés tels l'ironie et l'autodérision permettant de créer des conditions de fuir la réalité. La littérature maghrébine de langue française s'en va du même pied dans ce domaine que les occidentales. Arrivés à l'âge de la retraite, certains immigrés décident de quitter leur pays d'accueil pour s'installer définitivement dans leur pays d'origine.

Le thème de l'exil forcé est repris dans plusieurs romans qui retracent ces projets du retour au pays d'origine. Parmi les auteurs qui ont contribué à l'émergence de cette littérature maghrébine de l'exil, Tahar Ben Jelloun, un romancier marocain, qui publie dans les années 1980, *La réclusion solitaire*, un roman qui traite de la situation des immigrés. Le même thème rejaillit chez le romancier suite à l'arrivée à la retraite des premières générations des immigrés des années 1960 après quatre décennies d'activité dans les usines françaises. Dans ce contexte, *Au Pays*, le roman de Ben Jelloun publié chez Gallimard en 2009 met en héros Mohamed l'immigré mis fraîchement en retraite qui songe à retourner vivre au *bled* en compagnie de sa famille. Conscient du non-aboutissement de son rêve, il tente de le poursuivre d'une manière fantasmée. Usant d'un ton ironique baignant dans la naïveté, le romancier s'appuie sur le sacré afin de légitimer son entreprise. Malgré tous les sentiments éprouvant le désir du retour que nous décelons dans le texte, les enfants bien installés ne partagent pas la décision de leur père.

Nous nous proposons dans le présent article, d'examiner la manière dont Tahar Ben Jelloun aborde le thème de l'exil à travers son roman *Au pays*. Il est possible à ce niveau de formuler une problématique principale autour de laquelle s'articuleront d'autres interrogations secondaires : Comment le thème de l'exil est-il représenté dans le roman et à travers quels procédés d'écriture est-il mis en avant ?

Afin d'apporter quelques éléments de réponses à nos interrogations, nous formulons les quelques hypothèses suivantes : d'abord, le recours aux thèmes de l'identité religieuse et de l'altérité, aurait pour but de consolider la position du personnage principal et de convaincre ses enfants. Ensuite, l'utilisation du discours ironique et l'autodérision seraient une manière d'atténuer les souffrances de l'exil.

Notre travail obéit à une démarche binaire. D'une part, une approche thématique afin de déceler les différents sous-thèmes qui gravitent autour de l'exil : identité, altérité, interculturalité, et religion. D'autre part, une analyse du discours ironique à travers l'autodérision et les procédés énonciatifs. Pour ce faire nous utiliserons principalement les approches théoriques : sociologique développée par Abdelmalek Sayad dans *La double absence, Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, éd du Seuil 1999 et discursive dans *l'Archéologie du savoir*, Gallimard, 1969 de Michel Foucault pour ne citer que ceux-là.

1- Le retour au pays natal : fantasme ou réalité ?

Le retour de l'exil à un moment très précis de l'Histoire a toujours été considéré comme un événement important. Salih Tayeb, dans « *Saison de migration vers le nord* », insiste sur les raisons de l'exil de son personnage et encore sur son retour définitif. L'envie de retourner vivre au pays refait surface à un moment crucial, quand le sentiment d'insécurité est en nette progression, la montée de la violence occupe le devant de la scène. La décennie 1990 en a répertorié énormément, citant par exemple les émeutes des Yvelines en France à la suite de l'électrocution de deux jeunes d'origine algérienne poursuivis par des policiers. Les événements sont rapportés dans le roman tels qu'ils ont été publiés par les médias. La critique met en garde d'une interprétation autobiographique, le

personnage principal ne représente pas l'auteur qui vit certes en qualité d'immigré, mais bien intégré, ne souffrant d'aucun handicap apparent.

Cette rentrée renseigne sur l'illusion référentielle qui se produit chez le lecteur. Les formes narratives ou les positions ne pèsent pas énormément, un narrateur extradiégétique qui ne s'implique pas dans la vie du personnage, ouvrier modèle ?

L'année de la publication du roman – en 2009, voit une crise sociale provoquée par la montée de l'islamophobie suite aux attentats de 2001 perpétrés aux USA. L'insécurité s'étend dans les pays occidentaux engendrant ainsi des comportements sociaux aussi violents que l'effet qu'elle a enregistré. Dans l'imaginaire commun, la représentation des migrations nouvelles doit sans doute se préparer à ce climat de perplexité, ce qui confère à l'expression littéraire du retour d'exil un intérêt circonstancié. Dans un contexte politique et social très tendu que connaît l'Occident au début de ce siècle. D'une part, la montée des opérations terroristes attribuées aux islamistes, et d'autre part la réplique raciste qui n'épargne aucun musulman.

Se trouvant entre une pureté absente de la terre laissée derrière lui et l'impureté présente sur une terre où il se trouve, l'immigré perd ses repères et ne sait pas exactement où il est, il est dans ni ici, ni là-bas. L'image dégagée de ce raisonnement est exprimée dans l'imaginaire des jeunes immigrés, qui pour eux le pays d'origine des parents est un référent abstrait.

Un voyage vers une terre inconnue n'est pas envisagé comme un départ sans retour selon l'auteur. Sinon il serait considéré comme une fuite et une atteinte à la terre natale et du fait il accepte le déracinement. L'exil est motivé par des facteurs : économique, politique, conflits militaires ou catastrophes naturelles. Cet expatrié est confronté à une situation difficile qui le plonge dans un dilemme. Souvent le pays d'accueil n'est pas de son choix, il doit accepter et s'adapter aux imprévus, trouvera-t-il les conditions qui l'aideraient à oublier sa différence causée par la langue et la culture. Projette-t-il pour un retour au pays natal ? Les préoccupations légitimes d'une personne qui a quitté son pays où il a passé son enfance sont atténuées grâce au réconfort manifesté par les propos de personnalités intellectuelles qui ont connu le même sort. A ce propos, Edward Said déclare : « J'ai défendu l'idée que l'exil peut engendrer de la rancœur et du regret, mais aussi affûter le regard sur le monde. Ce qui a été laissé derrière soi peut inspirer de la mélancolie, mais aussi une nouvelle approche. Puisque, presque par définition, exil et mémoire sont des notions conjointes, c'est ce dont on se souvient et la manière dont on s'en souvient qui déterminent le regard porté sur le futur » (Said, 2008.37)

Comme il a été indiqué antérieurement, l'exil est pour beaucoup d'expatriés comme un purgatoire, de là, ils s'aguerrissent et prennent conscience de leur situation

2- L'exil et la problématique du retour définitif

Étant le phénomène humain le plus répandu, l'exil est le thème qui s'éclipse et refait surface. Certes l'exil n'est pas un mal qu'on doit éviter, il est parfois recommandé comme solution extrême. On pourrait le définir comme « Situation de quelqu'un qui est obligé de vivre ailleurs que là où il est habituellement, où il aime vivre ; ce lieu où il se sent étranger, mis à l'écart ». (www.larousse) A cette définition simpliste s'ajouterait la dimension intérieure symbolisant un sentiment d'aliénation ou de déracinement émotionnel et identitaire.

L'histoire n'a pas manqué de mentionner les grandes aventures dont les acteurs étaient forcés de quitter leur pays. Le cas le plus concret est consigné dans la mythologie grecque qui fait d'Ulysse une figure intemporelle de l'exil et de l'errance. Repris à travers toutes les littératures, le voyage d'Ulysse représente le modèle qui inspire les écrivains à travers les siècles. Parmi les contemporains, nous citons en exemple Amine Maalouf, qui dans *Le périple de Baldassare*, traite en réalité de l'interculturalité en faisant du voyage son support. Dans ce roman historique, Baldassare Embriaco,

négociant italien installé au Liban part à la recherche d'un livre mystérieux. Son voyage le conduit vers diverses destinations culturelles. « Sur les traces de ce livre, j'ai parcouru le monde par mer et par terre, mais au sortir de l'année 1666, si je faisais le bilan de mes pérégrinations, je n'ai fait qu'aller de Gibelet à Gênes par un détour. » **(Maalouf, 2000, 506)**

Si l'exil peut être à l'origine d'un épanouissement de la personnalité grâce au contact d'autres civilisations, il peut aussi provoquer un déracinement culturel et déclencher des tensions vis-à-vis des différences culturelles. Dans le roman *Au Pays*, le personnage central Mohamed, venu dans les années 1960 pour travailler en France, prend sa retraite après avoir passé une période de quarante années de dur labeur, il rêve alors de quitter la France et de retourner dans son pays natal, « Cet homme est celui de la réclusion solitaire, qui a vieilli et a eu des enfants. Ce livre clôt un cycle de 32 ans » (Ben Jelloun, Magazine littéraire).

Conscient de la difficulté de l'opération, Mohamed fait perdurer l'espoir de voir ses enfants réunis dans la grande maison construite pour cette raison. Le retour qu'il a programmé coïncide avec la fête religieuse de l'Aid El Kébir, une cérémonie qui peut fléchir les enfants et renonce à leur refus de faire le voyage. Mais le monde dans lequel évoluent les enfants de Mohamed, le travail est prioritaire et l'organisation de son système ne favorise pas les congés comme le désirent les travailleurs. A partir de cela, nous pouvons dire que les retrouvailles au pays pour la fête ne sont pas possibles, et deviennent compliqués car il est difficile pour des jeunes, fils d'immigrés, mariés et bien installés de quitter le pays où ils sont nés sans raisons valables.

Le roman revient sur la difficulté pour beaucoup d'émigrés de retourner au *Bled*, les retours deviennent de plus en plus rares et les raisons sont multiples. Les exemples que relate le texte font état d'un constat négatif, aucun des personnages, ressortissants du Maghreb n'est revenu vivre au bled, mais par contre, nous savons que son gendre l'Espagnol est retourné avec sa femme pour vivre à Séville.

Sur le plan heuristique, le traitement du thème de l'exil met l'accent sur les différences apparentes qui séparent pays d'origine et pays d'accueil. Mohamed savait dès le départ que son exil lui causerait des problèmes, illettré, conservateur, respectueux des valeurs ancestrales, loin d'être une proie facile à l'acculturation risque de perdre certaines de ses valeurs. Il vit sous le choc des cultures, il se pose tant de questions auxquelles sans en avoir l'envie de connaître les réponses, il fait la comparaison avec son pays et le pays d'accueil quand il parle d'une qualité humaine dans le passage suivant : « L'hospitalité ce n'est pas fréquent là-bas, nous, l'hospitalité fait partie de notre façon de vivre, c'est notre qualité et aussi il arrive qu'on exagère, nos maisons sont ouvertes aux étrangers c'est normal, c'est notre morale, notre religion, c'est à cause de ça qu'on a du mal à comprendre les autres ne se comportent pas comme nous ». **(Ben Jelloun, 2009, 107)**

L'évocation de certaines vérités en relation avec les bonnes mœurs : l'éloge des valeurs qui font des traditions le substrat de la mémoire collective d'un peuple. Tant de questions posées en monologue autour de phénomènes sociaux étranges, par exemple l'empressement des gens partout : « Le temps avait enseveli cette population dont il n'arrivait pas à percer le mystère. Où vont tous ses hommes et toutes ses femmes ? Pourquoi sont-ils tous pressés ? Où sont leurs enfants, pourquoi tant de chiens, pourquoi ne parlent-ils dans le bus ou dans le métro ? Ils s'ignorent les uns les autres, lisent des livres, des journaux et surtout ne se parlent pas ». **(ibid 2009, 111, 112)**

Les informations contenues dans le passage sus-cité témoignent des conséquences du modernisme qui ne bouscule pas le protagoniste, ouvrier modèle dont les valeurs ancestrales restent intactes. Le narrateur le compare à une machine : « Il était réglé comme une horloge de précision, jamais en faute, jamais en colère. Il était un ouvrier modèle » **(ibid, 2009, 29).**

La ponctualité et la bonne conduite évitent à Mohamed des situations qui le mettraient dans l'embarras, faute de maîtrise de la langue. Son comportement le distingue dans sa conception du temps qui l'immunise contre tout état d'angoisse causé par le vide. Il dit que le temps est une invention de l'occident. Il commence à prendre conscience de l'importance du temps après le décès de son compagnon Ibrahim, et par peur de voir son cadavre trainé sur le sol français, il souscrit un contrat d'assurance de rapatriement en cas d'une mort subite. On met l'accent sur *mort subite*, parce qu'il décide de devancer la mort et l'attend chez lui, au bled. La mort est métaphoriquement symbolisée dans la mise en retraite qu'il qualifie furieusement ainsi :

La mentalité de ce personnage est particulière, elle va l'encontre du bon sens, réduit tous les progrès acquis après des combats et des luttes sociales à travers des siècles. Son objectif n'est pas la critique des conditions de l'immigration, mais le retour au pays. Conscient des difficultés, il prône le discours religieux pour justifier ses positions.

3- Le fait religieux comme moyen de persuasion

Les écrits de Ben Jelloun regorgent de signes religieux qui attestent du poids que le texte sacré occupe. A travers certains de ses romans, les symboles relevant du champ sémantique de l'Islam sous forme de textes coraniques ou du Hadith répercutent son attachement à la religion. Cela paraît comme un prélude à la représentation générale que renferme le roman *Au Pays*. Dès l'incipit, le narrateur et sans aucune mise en train, trame une séquence qui renvoie le protagoniste dans ses souvenirs. Il nous plonge dans une atmosphère d'une spiritualité totale, car le souvenir du pèlerinage survient juste à la fin de la prière du soir : « Quand Mohamed eut terminé sa prière du soir, il resta assis...Il ne regardait pas les aiguilles, mais l'image entourant le cadran : une multitude de gens en blanc tournaient autour de la Kaaba sur fon d'un ciel plein d'oiseaux et d'anges. Il se souvint de son pèlerinage. Il en gardait un souvenir mitigé » (*ibid* 2009,9)

Tout au long du récit, les mots de connotation religieuse reviennent, signifiant les édifices consacrés à la pratique des dogmes ou à la pédagogie des pratiques. Les édifices les plus sacrés comme la Kaaba, la Mosquée Al-Azhar, reviennent souvent. Aussi, les pratiques religieuses comme la prière, le pèlerinage, le jeûne, la fête de l'Aid-el-Kébir sont-elles évoquées dans le roman. De plus, le narrateur ne manque pas de citer des arguments tirés souvent du Coran.

Ben Jelloun fait de l'intertexte son domaine d'inspiration, car le texte sacré sert toujours à justifier une idée, il n'y a pas mieux que l'exemple où l'ossature des phrases suivantes repose sur des extraits du Coran. « je suis croyant, et il ne m'arrivera que ce qu'a décidé Dieu, pour la mort seul Dieu décide, ça j'en suis sûr, c'est écrit, je crois même que tout se décide pour nous la vingt-septième nuit du Ramadan, une nuit sacrée, meilleure que mille mois ». (*ibid*, 2009,80)

Par ailleurs, le traitement de certains sujets d'actualité donne l'occasion à l'auteur de poser la vision de l'Islam, concernant le cas du refus d'un père de marier sa fille à un Italien, et son consentement pour le mariage de son fils Mourad avec Maria l'espagnole. « Jamila, la cadette, avait passé outre l'opposition de ses parents et s'était mariée avec un Italien. » (*ibid* 2009,125)

Et pour justifier sa décision, elle se met en colère contre son père et dit : « C'est ma vie, pas la tienne, tu ne vas pas m'empêcher de vivre parce qu'on est musulmans ! Et puis c'est quoi cette religion qui permet à l'homme d'épouser une chrétienne ou une juive et qui interdit la réciproque pour les filles ? C'est quoi ? » (*ibid*, 2009,125)

Mohamed, fier des traditions nationales imbues de la grandeur de la dernière révélation. Comme la plupart des musulmans la récitation de versets appropriés à certaines situations apaisent les tourments

de Mohamed et le confortent dans sa conduite. En bon croyant, il dit que rien ne lui arrive sans la volonté de Dieu, nous sommes à Dieu et à Lui nous revenons. Toutefois, son fils Mourad dont l'épouse Maria l'Espagnole immigrée comme lui en France se trouva une fois en situation humiliante lorsqu'elle lui dit que les Marocains ne sont pas comme les Espagnols, c'est par la faute de leur religion, l'Islam. Dans le même contexte, son beau père qui l'emmena visiter l'Alhambra à Grenade, lui dit : « Ce sont vos ancêtres qui ont construit ces palais et ces lieux magnifiques. Quelle belle civilisation, une civilisation dont il ne reste rien, heureusement que nous sommes là pour préserver ces trésors. » (*ibid*, 2009,124)

4- Altérité et déracinement

Aucun père de famille jouissant de sa faculté mentale ne projette de faire déraciner sa progéniture d'un pays qu'elle considère comme le sien. Certes, l'expérience vécue après une longue période le pousse à songer davantage au bonheur de sa famille, mais les conditions ne sont pas encore prêtes. Cette tentative fictionnelle est un choix délibéré alimentant l'espoir qu'un jour, les étrangers seraient invités à quitter le pays d'accueil. Cela dépendra des conditions économiques des pays d'accueil, les exemples nous viennent de différentes régions du monde où les tensions de belligérance éclatent.

Les enfants d'immigrés appelés immigrés à tort, ils n'arrivent pas se sentir pleinement citoyens. Vivant le grand dilemme, ils se retrouvent entre une pureté absente de la terre laissée derrière eux et l'impureté présente sur une terre où ils vivent. Cette situation augmente les chances de la perte des repères encourageant l'égarement et le sentiment de non-appartenance. Abdelmalek Sayad en sa qualité de sociologue annonce que : « Le retour, ce mythe qui s'éloigne à mesure que le séjour des immigrés s'allonge » (Sayad, 1999).

L'image déglacée de ce raisonnement est exprimée dans l'imaginaire des jeunes immigrés, qui pour eux le pays d'origine des parents est un référent abstrait. L'exil engendre une nouvelle situation sociale faisant augmenter le sentiment de culpabilité transmis aux futures générations. Les raisons qui poussent les pères de famille à quitter les pays d'émigration tournent autour de l'ancrage familial, mais les enfants qui y sont nés et poursuivent des études où travaillent ne projettent pas de retourner au pays des ancêtres. Il devient alors plus rare pour les chefs de familles en retraite de quitter définitivement les pays d'accueil par peur d'un éclatement familial.

L'immigré qui arrive sur une terre inconnue a forcément laissé sa terre qui lui a donné forme et identité. Le dépaysement crée d'énormes troubles chez l'exilé, faute de maîtrise du moyen de communication. La rencontre avec des compatriotes l'apaise et lui garantit la sécurité et la continuation des valeurs culturelles. C'est grâce à cela que les anciens maintiennent le contact avec la terre natale. Ce qui n'est pas le cas pour leurs enfants, ceux de « *Ni d'ici ni de là-bas* » leur statut se définit par l'absence d'une terre référentielle à laquelle ils appartiennent.

Pour bien s'intégrer, leurs sacrifices sont énormes, ils sont contraints de céder une partie essentielle de leur identité car « ... pour bien des exilés la perte est encore plus radicale puisqu'il leur faut y renoncer et adopter la langue de leur société d'accueil pour s'y intégrer » (Christine, 2005,8)

Incapables de s'adapter aux nouveaux changements, les immigrés risquent de répercuter sur leur progéniture une situation d'instabilité et de culpabilité. Les enfants deviennent des victimes potentielles des sentiments de non appartenance au pays où ils sont nés. Dans cette situation ils éprouvent des difficultés à s'épanouir. Ces exilés découvrent dès leur arrivée en Europe une autre vision du monde, différente de celle répandue dans leur pays d'origine auxquels ils appartiennent. L'univers occidental communique souvent par images en remplacement de la communication orale. Mais ce qui est étonnant pour Mohamed le personnage principal réaliste et pragmatique, découvre la subjectivité et l'incohérence du message, il cite les panneaux publicitaires en exemple : « De grands panneaux publicitaires exhibant des femmes peu vêtues, sur d'autres des animaux vantant la qualité des machines à laver le linge. » (*ibid*, 2009,111)

Dans le roman, certains basculements narratifs s'opèrent de manière douce vers une focalisation interne favorisant un croisement de voix offrant par l'occasion la possibilité à Mohamed de prendre la parole souvent à travers des tournures stylistiques appuyées par l'apport du discours indirect libre. La volonté de laisser se dérouler la narration sous forme de témoignage loin d'un « je » subjectif exclut le rapprochement de l'histoire de la vie de l'auteur qui ne s'identifie pas aux des travailleurs dont les conditions sont pénibles comme nous l'avons cité.

A cet effet, nous considérons que le projet de Mohamed reste une image virtuelle, certes elle présente une réalité sociale, résultat de tant de facteurs : présenté par le narrateur comme un homme timide, fataliste, naïf et conservateur, donc inadapté aux exigences de la modernité. Il est facilement exposé aux railleries.

5- Discours ironique et autodérision

Si l'ironie est une forme particulière de s'exprimer sur des situations que présentent les comportements de la société, elle ne déroge pas de sa fonction première, la création d'une atmosphère incitant au rire.

Dans le cas de *Au pays*, la présence de l'ironie évolue dans tous ses aspects, défendant satiriquement les points de vue du personnage et parfois le poussant à l'autodérision. Par principe, celui qui use d'ironie doit œuvrer dans le bon sens et l'intérêt commun. Il recourt à un discours compréhensible loin de l'influence sentimentale. La recherche d'un langage linguistique approprié enrichi d'autres figures de style telles, la métaphore et la métonymie encourage le récepteur à une bonne compréhension du message. Les exemples que nous citons reflètent des violations aux codes prescrits par la religion. Un prétendant au petit pèlerinage engage une polémique au sujet de la critique des pratiques des musulmans qualifiant Mohamed de provocateur, celui-ci lui répond : « ...tu vois, par exemple, tu bois et je ne dis rien, c'est ton affaire, je ne te fais la morale... ». (*ibid*, 2009,13)

Dans ce cas il s'agit de l'ironie dialogale, qui sans être agressive, dévalorise en douceur car son impact est souvent dissimulé. Pour Kerbrat-Orecchioni, l'ironie a toujours besoin d'une cible, ce qui n'est le cas de l'humour. Pour sa part Vladimir Jankélévitch voit dans l'ironie toute la conscience de l'acte et sa différence avec les autres formes de négation comme le mensonge ou l'hypocrisie

Quant à la dérision, elle n'a rien avoir avec le rire ou la dévalorisation, elle est un signe de contestation contre des comportements en vigueur dans une société. Dans un monde où les formes d'agressivité sont régies par les lois, la dérision se dote de pouvoirs aidant à contourner les interdits. Souvent moyen de dénonciation, le narrateur rapporte la position de son personnage lors de ses critiques acerbes contre l'imam des Yvelines, des touristes du Golf Arabe qui visitent le Maroc et commettent des actes obscènes : « On racontait qu'un ministre aurait prêté sa femme à un émir du Koweït ou de Dubaï et que la femme serait rentrée à la maison avec un sein en moins. Le gars aurait mordu puis mangé le sein. Personne bien sûr, n'avait vu cette femme amputée d'un sein ; personne n'avait eu la preuve de quoi que ce soit, mais comme on dit « pas de fumée... ». Un Koweïtien anthropophage ! » (*ibid*, 2009,21)

En réalisant qu'il a donné le meilleur de lui aux enfants et à la société, le protagoniste ressent qu'il n'est pas reconnu. Dans ce cas personne ne ressent le mal qui le ronge. Entre respect et insoumission, ses enfants essayent de trouver des justifications à leurs attitudes envers leur père. A son habitude de père tolérant qui aime et protège profondément sa progéniture, c'est lui qui trouve pour eux les circonstances atténuantes. Ses blessures qui l'épuisent sont gardées souvent dissimulées pour ne pas attrister sa femme. Il lui arrive d'entamer de longs monologues évoquant son cas qui à son avis n'est pas unique et il se dit en répliquant aux propos d'une de ses filles qui lui dit une fois : « ça se voit que tu es faible ! »

Pour confirmer le faible des parents envers leurs enfants, il recourt aux artifices de la rhétorique où l'ironie trouve sa raison d'exister : « C'était juste une remarque, pas une insulte, un enfant ne manque pas de respect à son père, c'est ainsi » (*ibid*, 2009,173).

Dans les propos du narrateur, ce qui est sous entendu se résume comme suit : par coutume, les enfants ne doivent pas manquer de respect à leurs parents. Pourquoi dans l'esprit des enfants d'aujourd'hui, la bonté était signe de faiblesse. Fallait-il être dur, autoritaire et injuste pour être fort pour être respecté ?

6- Le retour comme apaisement

Le retour semble être une manifestation contre le mal-être provoqué par l'exil. Sur le plan romanesque, la conception varie entre visions des anciennes immigrations et les nouvelles générations. Pour les anciens, le retour est considéré comme une résurrection, la rencontre avec le sol du pays natal. Pour les générations nouvelles, elle représente une découverte de soi dans un espace purement différent qui l'enrichit et le dote nouveaux arguments pour une tolérance envers l'autre. Une autre définition qui résume à la fois les sens, sémantique et symbolique : « Le retour, en grec, se dit *nostos*. *Algos* signifie souffrance. La nostalgie est donc la souffrance causée par le désir inassouvi de retourner. [...] Sous cet éclairage étymologique, la nostalgie apparaît comme la souffrance de l'ignorance. Tu es loin, et je ne sais pas ce que tu deviens. Mon pays est loin, et je ne sais pas ce qui s'y passe » (*Kandera*, 2000,9)

Pour échapper à l'angoisse qu'a causée la disparition de Brahim et Ammar, deux de ses camarades et compatriotes dans des situations étrangères aux traditions du pays, il renoue avec son ancien rêve du retour au pays natal. Le retour se trouve d'entrée dans l'intitulé « *Au pays* », si on l'adjoint au verbe « partir », titre d'un roman précédent du même auteur, nous réalisons la phrase suivante : « Partir au pays » selon le lieu de l'énonciateur. Ce retour n'est pas le résultat de quelconque événement, mais c'est un rêve qui a accompagné Mohamed tout au long de son séjour à l'étranger du fait qu'il n'a jamais pensé qu'il va terminer sa vie hors de son pays :

« Il n'arrivait pas à s'imaginer qu'il n'allait pas retrouver la tribu, la famille, ce bled qui faisait partie de son corps et de tout son être » (*ibid*, 2009,110).

Le repli identitaire se consolide dans des situations pareilles et encourage le travailleur immigré à chercher l'assurance chez ses compatriotes avec qui il partage la culture. Cette relation ne favorise pas l'interactivité favorable aux influences culturelles. Mohamed l'archétype de l'ouvrier marocain en France, travaille, perçoit, et s'acquitte de ses charges sociales. Cette conception est tout à fait acceptable, elle concerne une génération dans le souci majeur était de gagner assez d'argent pour s'installer définitivement au pays, sauf que la situation a changé, et le regroupement familial a ses conséquences. Reste la génération appelée enfants d'immigrés, puisqu'en vérité ils n'ont jamais fait le voyage vers le Nord. Il rappelle à chaque fois la sérénité retrouvée pendant les séjours annuels au bled, et il fait la différence avec son état en France. Cela est souvent adressé à ses enfants qui ne veulent pas lui ressembler : « Quand je suis au bled je ne me pose toutes ces questions. Je suis en accord avec la nature même quand elle est jaunie par la sécheresse. Je suis chez moi. Ce sentiment n'a d'égale nulle part au monde. [...] C'est ça, ici je ne me suis jamais senti chez moi, chez nous » (*ibid*, 2009,63)

Dans ces conditions, le retour prévu dès l'arrivée dépasse le stade du rêve et devient impératif, il est la délivrance. Le voyage du retour est imprégné de significations, il rompt avec les souffrances accumulées durant quarante années de présence dans les usines, ouvre une perspective nouvelle pour le retraité à jouir d'une vie paisible dans son pays.

Les préparatifs relatifs à ce voyage occupent une place importante dans le récit même s'ils ne pas sont longuement décrits. Le narrateur évoque, disons ressuscite l'idée du retour de l'exil dans le chapitre 10, juste au moment où Mohamed apprend sa mise en retraite.

Les chapitres réservés aux souvenirs du personnage pendant qu'il était agenouillé sur son tapis à la fin de la prière du soir s'arrêtent à la page 114 : « A présent, il devait se lever, ranger son tapis de prière, refermer cette déchirure dans le mur, arrêter cette horloge devenue folle et annoncer à sa femme qu'à partir de demain ce serait le début de *l'entraite*, la fin du travail, un changement de ses habitudes, une nouvelle vie » (*ibid*, 2009,114).

Le narrateur ne partage pas tout l'enthousiasme affiché quant à un retour tant espéré, il fait apparaître de temps en temps des indications qui le rendraient impossible. Le retour de tous les membres d'une famille, y compris les enfants, qui ne lui témoignent pas la gratitude et la soumission qui relèvent du droit des parents.

Sayad et Foucault partagent le même sentiment sur le retour, pour le premier, il voit dans le regroupement familial décidé dans les années 1980 un frein au rêve et un commencement d'une installation définitive dans le pays d'accueil. Pour Foucault, il considère que l'humain qui prétend détenir avoir son sort entre les mains, n'est finalement qu'un attribut des changements sociaux, politiques et économiques.

Pour sauver son personnage d'une impasse, il peint la fin du récit de procédés du conte, forme qui n'est pas étrangère à Ben Jelloun qui a brillé et démontré ses facultés de croiser plusieurs genres dans certains de ses romans. Emporté par les esprits, Mohamed agonise d'une manière, pas ordinaire, elle l'emporte dans son fauteuil, plutôt enfoncé jusqu'à la tête devant la porte d'une maison perdue dans un vaste désert. Une fin nécessitant le secours de genres littéraires complémentaires pour soutenir le registre réaliste devant une séquence fantastique. Une fin sanctionnée par une sanctuarisation de l'âme paisible sauvée par une fantaisie.

7- Conclusion

Au terme de cet article qui a visé à montrer le thème de l'exil dans le roman *Au pays* de Ben Jelloun, force est de remarquer la complexité de ce sujet car il renvoie à plusieurs aspects. D'abord, les représentations de l'exil s'inspirent de la réalité de l'immigré, son arrivée sur le sol du pays d'accueil et les étapes de son adaptation. Le désir du retour au pays natal se croise avec des difficultés identitaires et sociales que le discours religieux ne semble pas résoudre. La nouvelle génération ne semble pas partagé l'idéal du retour au pays natal que le père s'efforce à acclamer.

Si le recours aux procédés stylistiques a temporairement retardé l'échéance, le sort de Mohamed n'a pas changé.

Conscient de son échec, le protagoniste maintient l'espoir de rêver et prolonger le goût de l'autodérision. Pour y arriver, l'auteur mêle le réalisme au merveilleux en adéquation avec le conte, il évoque les caractéristiques culturelles de son pays et le réconfort qu'elles procurent. Tout cela n'affecte la position des enfants qui décident de rester dans leur pays (pays de naissance et d'adoption), et que l'importance de l'identité culturelle ne les intéresse pas beaucoup. Le retour au pays natal semble utopique et les enfants d'émigrés semblent déchirés entre un sentiment d'être chez eux et un autre leur rappelant leurs origines.

Bibliographie

Corpus : Ben Jelloun Tahar, *Au Pays*, éd. Gallimard, 2009

Albert Christiane, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Karthala, 2005

Begag Azouz, *Béni ou le paradis privé*, Seuil Paris 1989

Durand Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Dunod, (1992),

Foucault Michel *L'Archéologie du savoir*, Gallimard, 1969

Jankélévitch Vladimir, *L'ironie*, Paris, Flammarion, 1964

Kerbrat-Orecchioni, C. « Problèmes de l'ironie », *Linguistique et sémiologie* 2, Lyon, P.U. Lyon 1976,

Kundera Milan, *L'ignorance* (2000), Paris, Gallimard, « Folio » (2005)

Maalouf Amin, Le périple de Baldassare, Grasset, Coll. Le Livre de Poche, Paris, 2000

Mabanckou Alain, Le monde est mon langage, Grasset 2016

Said Edward W, Réflexions sur l'exil, traduction de Ch. Woillez, Paris, Actes Sud, 2008

Sayad Abdelmalek, La double absence ; Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré, Le Seuil 1999